

Felicia Ghica

DE QUELQUES QUESTIONS QUE LA PSYCHOLOGIE HISTORIQUE D'IGNACE MEYER- SON ACTUALISE EN PSYCHOLOGIE



Felicia Ghica

DE QUELQUES QUESTIONS QUE LA PSYCHOLOGIE HISTORIQUE D'IGNACE MEYERSON ACTUALISE EN PSYCHOLOGIE

Sommaire



- 1 – Introduction
- 2 – Un itinéraire intellectuel alambiqué
- 3 – Une thèse pas comme les autres
- 4 – Les interrogations
- 5 – Conclusion

Depuis sa fondation comme discipline indépendante, la psychologie semble contourner les questions épistémologiques constitutives d'une science de l'esprit. Cet article s'attache à présenter brièvement quelques-unes de ces questions, à travers la psychologie historique d'Ignace Meyerson.

Since its foundation as an independent discipline, psychology seems to bypass the epistemological issues that constitute a science of mind. This article briefly introduces some of these issues, through Ignace Meyerson's Historical Psychology.

Mots clés: psychologie historique, Ignace Meyerson, épistémologie de la psychologie, psychologie et histoire

Key-words: historical psychology, Ignace Meyerson, epistemology of psychology, history and psychology

1 – Introduction

Avec les époques, selon les cultures, la psychologie change de visage. Plus encore, elle en acquiert sans cesse de nouveaux sans forcément renoncer aux précédents, mais en attribuant toutefois aux plus récents une vérité toujours croissante, comme s'il y avait en fin de compte une vérité dernière à découvrir, à laquelle les progrès scientifiques permettraient d'arriver.

Autrement changeante, la psychologie historique d'Ignace Meyerson (1888-1983) fait du changement le cœur même du fonctionnement de l'esprit et réussit par-là même à donner une sorte de pertinence à chacun des différents visages de la psychologie en fonction du contexte socio-historique de leur apparition. Ce n'est pas là son but, mais plutôt une conséquence d'une certaine conception de l'esprit que cette psychologie défend. La psychologie historique n'est donc pas une histoire contextualisée des idées de la psychologie. Nous dirions plutôt qu'elle tend à être, comme le disait Olivier Agard (2011 [1998]) à propos de la psychologie socio-historique de Norbert Elias, une psychologie sociale appliquée à l'histoire – le problème de cette comparaison et de la psychologie historique en général étant qu'elle échoue, justement, à être sociale, comme nous allons le voir plus loin.

La psychologie historique introduit cette nouvelle conception de l'esprit qui tend à englober l'ensemble des problématiques impliquées dans le fonctionnement de l'esprit humain, tout en montrant la discontinuité de l'esprit dans l'histoire (la seule vérité possible avec cette conception étant que l'esprit humain ne cesse de changer au fil du temps) : la réalité concrète se présente dès lors aussi bien comme façonneuse de l'esprit humain que comme façonnée par lui. C'est ainsi que la psychologie historique actualise des questions que

toute psychologie devrait à notre sens pouvoir aborder explicitement – du moins si la psychologie se veut épistémologiquement fondée : existe-t-il une nature humaine ? Qu'est-ce donc l'esprit et comment rendre compte du lien qu'il entretient avec la réalité ? Comment rendre compte, au final, de la multitude de facettes de la psychologie ?

En cherchant à voir ce qui spécifie l'esprit humain, Ignace Meyerson se confronte inévitablement à ces questions, constitutives dans sa compréhension d'une psychologie véritablement scientifique, et en fait le fond même de sa psychologie historique. Nous nous proposons de montrer dans ce travail en quoi consiste cette conception et comment elle aborde les questions qu'elle actualise en psychologie. Notons toutefois que notre but n'est pas de traiter ici ces questions, mais plutôt de montrer en quoi elles découlent de la psychologie historique et ce que la psychologie contemporaine devrait, à notre sens, retenir d'elles.

Mais avant cela, retraçons d'abord l'itinéraire de l'auteur.

2 – Un itinéraire intellectuel alambiqué

D'origine polonaise, Ignace Meyerson émigre à Paris en 1914, où il rejoint son oncle, l'épistémologue Emile Meyerson. Arrivé sur place, il ne tarde pas à se lier d'amitié avec quelques-unes des personnalités qui forment le cercle de son oncle, ou à se trouver des collaborateurs parmi elles. Très varié, ce cercle est composé entre autres par des scientifiques comme Pierre Curie, des médecins comme Louis Lapicque, des historiens comme Charles Seignobos et des philosophes comme André Lalande, Léon Brunschvicg ou Henri Delacroix (Pizarroso 2013). Ces rencontres ont influencé son parcours, mar-

DE QUELQUES QUESTIONS QUE LA PSYCHOLOGIE HISTORIQUE D'IGNACE MEYERSON ACTUALISE EN PSYCHOLOGIE

qué par un double cursus de médecine et de sciences naturelles. Meyerson publiera avec le médecin neurophysiologiste Louis Lapicque trois articles sur l'excitabilité pneumogastrique issus de son travail dans le laboratoire de ce dernier, qui seront suivis en 1920 par un article avec Henri Delacroix sur les troubles des sentiments et de la notion d'espace dans la *Journal de psychologie normale et pathologique*, et par un autre, sur la rêverie de défense, écrit en collaboration avec l'aliéniste Chaslin - dans le service duquel Meyerson a travaillé à la Salpêtrière entre 1915 et 1920 (Parot 2000a).

A la fin de la guerre, Meyerson rencontre notamment les sociologues Marcel Mauss avec son oncle Emile Durkheim, le sinologue Marcel Granet ainsi que le médecin et psychologue Georges Dumas, qui l'influencent vers un questionnement sur la psychologie humaine (Vernant 2014). Ce nouvel intérêt l'amène à jouer un rôle considérable dans la psychologie française de l'entre-deux guerres, Ignace Meyerson occupant des positions importantes dans plusieurs des institutions de psychologie parisiennes de cette époque. Ainsi, ses postes de secrétaire de la Société de Psychologie et de son journal officiel, le *Journal de psychologie normale et pathologique*, lui permettent de faire de ces institutions, en travaillant aux côtés de Mauss, Durkheim, Seignobos et Blondel, des lieux de l'interdisciplinarité, voire de la transdisciplinarité¹ - la psychologie étant elle-même constituée selon Meyerson par et sur le terrain du transdisciplinaire. Avec ces autres intellectuels, Meyerson œuvre donc à établir une science de l'homme et de la société qui étudie l'homme en ce qu'il a de spécifiquement humain et qui ne le découpe pas en strates disciplinaires - étudier donc « l'homme total », selon l'expression de Mauss (1924), dans sa réalité concrète.

En même temps, Meyerson occupe dès 1923 le poste d'assistant d'Henri Delacroix à la Chaire de Psychologie Générale de la Sorbonne pour la direction de laquelle il postulera plus tard et il est aussi directeur adjoint du laboratoire de psychophysiologie d'Henri Piéron à l'Institut de Psychologie - récemment créé par ce dernier pour autonomiser la psychologie de la philosophie dont elle dépendait jusqu'alors.

En 1940, Meyerson est révoqué car il est juif. Il part alors pour Toulouse, où il enseigne la psychologie clandestinement et où il entre aussi dans la Résistance, avec l'historien Jean-Pierre Vernant, qui, plus tard, le considérera comme son maître. A Toulouse, Meyerson réussit à organiser également un colloque sur *Le travail et les techniques* auquel assiste, vivement intéressé par les conférences de Lucien Febvre et de Marc Bloch, Georges Canguilhem (Imbert 2015). Comme on le sait, Canguilhem promeut, tout comme Meyerson et dans l'esprit des travaux ambiants de l'école de la géographie humaine de Vidal de La Blache, un interactionnisme sujet-

environnement qui rompt avec une conception déterministe du milieu.

La position de Meyerson concernant la possibilité de la psychologie comme science s'esquisse dès les années 1920 à Paris, mais prendra sa forme définitive dans la thèse² qu'il rédige en 1947 dans le but d'obtenir la Chaire de Psychologie Générale de la Sorbonne. Néanmoins, cette chaire sera finalement attribuée à Daniel Lagache et Meyerson ne reviendra à Paris que trois ans plus tard, avec l'aide de ses amis historiens Lucien Febvre, Fernand Braudel et de l'helléniste Gernet (di Donato 1995), lorsque Febvre et Braudel lui proposent un poste au sein de la VIème section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (EPHE par la suite), qu'ils viennent de fonder en 1946 et que Febvre préside. Mais, une fois revenu à Paris après la guerre, Meyerson est marginalisé par Piéron et par son successeur, Paul Fraisse, qui contribuent à l'éclatement de la discipline en créant des diplômes pour des sous-disciplines de la psychologie (Parot 2000a). Le tournant expérimental pris par la psychologie avant le départ de Meyerson s'impose : on isole dès lors des comportements humains en laboratoire pour mieux les mettre en relation - si possible causale, avec des circonstances plus ou moins artificielles, mais aussi avec des substrats organiques. En expérimentant ainsi les rapports entre l'individu et le social, toutefois, la psychologie expérimentale procède à une distinction qui lui est essentielle entre l'individu et la société et n'étudie plus l'homme dans son milieu naturel qu'est la culture, comme le faisait Meyerson.

Dans le champ de la psychologie qui est en voie de s'institutionnaliser, l'influence de Meyerson semble être dès lors limitée. L'auteur enseigne la psychologie historique à l'EPHE auprès d'un public fidèle et varié³, reprend la parution du *Journal* et devient le président de la Société, mais, comme le rappelle Parot (2000a), son nom sera omis de l'histoire de la psychologie écrite jusqu'à aujourd'hui.

Périodiquement oubliée puis redécouverte, son œuvre gagne en actualité en grande partie grâce aux travaux que lui ont consacrés l'historien spécialiste de la Grèce antique Jean-Pierre Vernant et l'historienne-psychologue Françoise Parot, ainsi que d'autres auteurs à leur suite, provenant des champs de la psychologie, de la philosophie ou de la sociologie. Parmi ces autres travaux, celui de Frédéric Fruteau de Laclous dans *La psychologie des philosophes* (2012) est certainement le plus notable, car il arrive à restituer toute l'importance que la pensée de Meyerson avait en son temps. Cependant, il nous semble que le champ de la psychologie reste encore, dans sa complexité, sourd et aveugle aux apports potentiels de la psychologie historique malgré l'actualité de ses thèses, et ce même quand les auteurs qui s'intéressent à la psychologie

1 - Plus que de mettre différentes disciplines en dialogue sur un même sujet, Meyerson visait à travailler un sujet avec des spécialistes de différentes disciplines de façon à ce que l'objet d'étude ne soit plus morcelé disciplinairement, mais au contraire envisagé de façon unitaire.

2 - Notons ici que malgré qu'il dédie sa thèse à Charles Seignobos, historien traditionnel, Meyerson, tout comme ses amis Lucien Febvre et Marc Bloch, fondateurs récents de l'Ecole des Annales, s'intéresse davantage au temps long, qui permet de rendre compte de l'évolution des cultures.

3 - Notons en passant que le philosophe Michel Foucault a également suivi ses cours pendant un certain temps, avant qu'un malentendu entre les deux ne l'arrête (Laclous 2012).

DE QUELQUES QUESTIONS QUE LA PSYCHOLOGIE HISTORIQUE D'IGNACE MEYERSON ACTUALISE EN PSYCHOLOGIE

historique proviennent de ce champ. Mais voyons maintenant quels sont ces apports et comment la psychologie historique aborde des problématiques épistémologiques de la psychologie en cherchant à voir ce qui spécifie l'esprit humain.

3 – Une thèse pas comme les autres

Dans sa thèse, appelée *Les fonctions psychologiques et les œuvres* et publiée aux éditions Vrin en 1948, Meyerson pose les bases d'une psychologie historique, objective et comparative. C'est ce qui fait qu'elle n'est pas comme les autres : elle est l'introduction à une nouvelle discipline. Sa psychologie est historique, car elle étudie les changements des fonctions psychologiques au cours de l'histoire ; objective, car elle part d'une matière précise que l'on peut observer et analyser et qui est constituée par les arts, les sciences, les mythes, les religions – ce que Meyerson appelle *les œuvres* – et comparative, car elle tente de discerner des niveaux, et tout spécialement le niveau de base de l'Homme, ce qui le distingue des animaux supérieurs. En ce sens, Meyerson a travaillé pendant plusieurs années sur l'utilisation de l'instrument chez le singe avec Paul Guillaume, dans le but de dégager de l'étude expérimentale les niveaux d'intelligence que l'homme a su dépasser (Parot 2000a). Enfin, la psychologie historique est comparative également parce qu'elle propose une analyse comparée des œuvres de l'esprit dans l'histoire.

Dans sa psychologie historique, Meyerson a pour ambition de rendre compte de ce qui est spécifiquement humain – l'esprit. Mais si l'esprit est pour l'auteur ce qui constitue le « spécifiquement humain », il n'en est pas moins difficile à spécifier et Meyerson pose dès l'introduction de sa thèse les questions qui l'animeront, à savoir : quels sont les aspects fonctionnels permanents de l'esprit ? Que peut-on considérer comme son équipement primaire ? Qu'est-ce qui change ?

L'étude objective de l'esprit, à partir des œuvres, amène l'auteur à considérer l'esprit comme étant continuellement changeant. Inspiré dans ses conceptions par la philosophie des symboles de Cassirer, sensible également aux travaux de Wilhelm von Humboldt, Henri Delacroix ou encore ceux de son oncle, Meyerson considère l'homme comme un animal symbolique, un animal « bavard » – comme il l'affirme dans une lettre de 1948 à son ami psychologue suédois David Katz – qui ne vit pas dans l'immédiat, mais toujours dans une relation médiante avec le monde : l'homme est pour Meyerson « le seul animal qui ne soit pas en prise directe avec le réel » (1995 [1948], p. 119) et qui « n'agit que par le moyen d'intermédiaires, de médiateurs, instruments matériels ou instruments mentaux » (*loc. cit.*).

Selon Ignace Meyerson, la fonction principale de l'esprit est

l'objectivation, la capacité de l'homme de mettre en forme le monde qu'il habite, le fait de vivre dans une relation avec le monde médiatisée par les symboles. L'esprit ne cesse de prendre forme, de s'objectiver, de se réaliser dans les œuvres, il n'existe même que parce qu'il s'objective. Mais si les œuvres apparaissent comme des signes qui marquent des opérations de l'esprit, elles sont à considérer également comme des signifiants, car elles participent à l'élaboration de cette pensée même en l'orientant « Et toute œuvre créée devient instrument à son tour » (*Op. cit.*, p. 107).

Pour Meyerson, l'objectivation se définit tout d'abord par l'intentionnalité, le fait que notre pensée est toujours pensée de quelque chose, « une *direction* vers autre chose que le pur état mental » (*Op. cit.*, p. 31 ; souligné par l'auteur). Si la pensée est intentionnelle, affirme Meyerson, « ce n'est pas de ses propres opérations qu'elle est consciente d'abord, mais de ses produits » (*loc. cit.*). L'objectivation se définit alors également comme

« une tendance qu'a la pensée à extérioriser ses créations, ou plus exactement à les considérer comme des réalités extérieures ; et dans le cas où cette projection est le plus poussée, affirme Meyerson, l'objet acquiert une véritable indépendance ; on peut le décrire, on peut apprendre indéfiniment de lui » (*loc. cit.*).

Pour Meyerson, « l'esprit projette au-dehors, traite comme des concrets, comme des objets, ses propres productions » (cité par di Donato 1995, p. 244). Du fait que nos états s'objectivent nous avons tendance à les hypostasier, alors qu'ils deviennent à leur tour des instruments, des instruments qui sont de plus modelables et repensables à partir de l'expérience. Ce qui nous fait penser que l'esprit a une forme immuable, précise et achevée est selon Meyerson la fixité des œuvres, le fait qu'elles représentent ce qui marque des phases de l'objectivation de l'esprit, qui semble devenir ainsi clair.

Esprit et objet se trouvent pour Meyerson dans une relation d'interdépendance, une relation qui ne laisse pas de place pour la fixité de l'esprit – ni du monde, puisqu'ils se modèlent réciproquement et sans cesse. À ce titre, la psychologie historique de Meyerson est qualifiée d'interactionniste par le philosophe Paul Mengal (1996), car l'œuvre n'est pas seulement construction, elle est aussi interaction : l'homme est à son tour transformé par le résultat de son action sur son milieu, physique comme social.

La conception que Meyerson a de l'esprit est donc marquée par l'idée de changement⁴ :

« L'histoire nous apprend que l'organisation sociale, les institutions, les faits religieux, les techniques et les sciences, les arts n'ont cessé de changer au cours des siècles. De là un paradoxe, poursuit Meyerson, ou même

4 - Meyerson rompt ici avec les conceptions des auteurs qui l'inspirent, inclinant pour une variation de l'esprit et de ses fonctions qui le rapproche plutôt de la sociologie de Durkheim et du projet de Mauss. (Pizarroso 2008)

une contradiction : comment un esprit, toujours le même, a-t-il pu créer des œuvres différentes ? La réponse la plus plausible et la plus sensée qu'on puisse faire : c'est que *l'esprit n'a pas toujours été le même.* » (2000 [1975-1976], p. 304 ; souligné par l'auteur)

Pour comprendre en quoi l'esprit n'a pas toujours été le même, comprendre donc l'esprit en ce qu'il s'objective dans des œuvres, il faut tout d'abord, selon Meyerson, rechercher et regrouper en fonctions psychologiques les opérations qui ont rendue possible une œuvre donnée et voir quelles sont ses significations :

« Le travail du psychologue (...), affirme Meyerson, consiste à rechercher des significations et des opérations derrière les formes, à les grouper en fonctions psychologiques consistantes et à voir ce que deviennent ces fonctions, ce qu'a été l'effort de l'esprit dans l'histoire de la discipline envisagée. On peut ainsi prendre, par exemple [...], un chapitre des mathématiques d'aujourd'hui, voir la nature des opérations mentales qui y sont impliquées, puis remonter le cours de l'histoire et voir ce qu'a été le travail de l'esprit en mathématiques dans les siècles précédents. » (1995 [1948], p. 138)

Pour voir ce qui change dans une fonction de l'esprit, il faut étudier le passage d'une phase de l'objectivation de l'esprit à une autre. Cela permet de voir quelles sont les continuités et les discontinuités de l'esprit et de ses fonctions dans l'histoire, ainsi que ce par quoi elles s'expliquent – mais cela amène aussi une question qui fait de la psychologie une zone de sables mouvants (Pizarroso 2008) : quelles fonctions considérer comme fondamentales ? Si les fonctions que proposent les psychologues aujourd'hui sont très proches de celles qu'offrent le sens commun et le langage, rien ne montre qu'elles ont toujours été les mêmes. Il faudrait alors partir d'elles pour voir ce qu'elles deviennent dans l'histoire, et surtout, pour voir si ces notions qui servent de base à ce que le psychologue étudie aujourd'hui sont suffisamment fondamentales pour continuer à jouer ce rôle. Les fonctions psychologiques doivent alors être inférées à partir de l'étude historique et comparative des œuvres, et non pas étudiées à partir d'une liste donnée, car « C'est l'histoire seule qui décèle, non pas une liste des fonctions, mais des aspects des fonctions qui surgissent et se transforment » (Meyerson cité par Pizarroso 2008, p. 122).

En abordant une conception de l'esprit nouvelle, Meyerson cherche à voir si cela ne change pas l'esprit lui-même :

« Nous essayons de ne pas maintenir nos vieilles coutumes, afin de voir si on pourrait ne pas maintenir le monde. » (cité par di Donato 1995, p 228)

5- Cette question, que Meyerson ne pose pas de façon explicite dans ses travaux, mais que nous considérons implicite à sa démarche, se trouve toutefois mieux traitée dans les travaux de Norbert Elias (2002 [1973], 2012 [1983], 2010 [1950-1990]), contemporain de Meyerson mais dont ce dernier ne semble pas avoir eu connaissance, et, plus récemment par Kurt Danziger, fondateur d'une historical psychology aux Etats-Unis apparemment ignorante de l'existence d'Ignace Meyerson.

DE QUELQUES QUESTIONS QUE LA PSYCHOLOGIE HISTORIQUE D'IGNACE MEYERSON ACTUALISE EN PSYCHOLOGIE

En renonçant à l'idée d'un esprit stable et immuable et en soutenant le caractère continuellement changeant et discontinu des fonctions psychologiques, et plus largement de l'esprit dans l'histoire, Meyerson fait du psychologique un domaine dans lequel il est difficile de trouver un quelconque ancrage. Toute théorie psychologique, ou même toute philosophie, devient ainsi relative à une époque, à une culture, et elle n'est donc pas un témoignage sur un univers absolu et abstrait.

Dans cette perspective, une théorie psychologique ne fait que rendre compte d'un type de fonctionnement psychologique surgi à un certain moment, dans un certain contexte, et ne peut pas être universelle. La question qui doit être posée à la psychologie, dès lors, est de savoir comment et pourquoi émerge une structure de personnalité donnée⁵.

Par cette même conception de l'esprit qu'il expose, Meyerson procède, comme le remarque Laclos (2007a), à un renouvellement du champ de la psychologie qui porte et berce en son sein les questions épistémologiques de la psychologie : des questions sur la nature des objets de la psychologie, sur les pratiques de la psychologie, sur ses variations réductionnistes etc.

Il nous semble en effet que la psychologie tourne le dos aux questions épistémologiques qui la sous-tendent, définitoires de sa raison même d'être, et obscurcit leur actualité constante en nous donnant à voir un esprit soit trop inscrit dans la chair, comme c'est le cas pour la psychologie cognitive et les neurosciences, qui réduisent l'esprit à sa dimension matérielle, spatiale, soit trop enfoui dans nos profondeurs, mais toutefois postulant des instances universelles et fixes, comme en psychanalyse, un esprit aveuglant.

Ces psychologies semblent de plus nier en l'homme son caractère imprégnable par le milieu dans lequel il vit, tout comme sa capacité à faire évoluer ce milieu lui-même. En ce qui nous concerne, nous considérons que ces questions sont essentielles et que la psychologie devrait être capable de prendre en considération et de rendre compte dans ses théorisations (de) la réalité humaine en ce qu'elle a de plus changeant, l'histoire. Voyons maintenant quelques-unes de ces questions et tentons de les appliquer à la psychologie contemporaine.

4 – Les interrogations

Tout d'abord, il y a parmi ces questions celle qui donne le titre du cours que Meyerson a donné à l'EPHE entre 1975 et 1976 et que Parot avait fait publier en 2000 : existe-t-il une nature humaine ?

DE QUELQUES QUESTIONS QUE LA PSYCHOLOGIE HISTORIQUE D'IGNACE MEYERSON ACTUALISE EN PSYCHOLOGIE

En mettant souvent au départ de ses théories une conception de l'esprit humain, qui plus est, fondée sur des heuristiques, la psychologie semble partir de la réponse positive à cette question, qu'elle ne se pose à aucun moment par la suite, relevant plutôt de l'implicite. Il en va ainsi pour le psychisme défini par la psychanalyse, dont l'existence du complexe d'Œdipe qui le structure est postulée universelle par Freud dans *Totem et tabou* (Freud 2001 [1913]), comme pour le mental de la psychologie cognitive modulariste ou des neurosciences cognitives, qui devient par son assimilation au cerveau un objet naturel.

Par la relativisation des conceptions universalisantes de l'esprit, Meyerson remet en cause cette idée : l'esprit humain paraît changeant, et sa discontinuité dans l'histoire semble montrer à quel point il est difficile de conclure à l'existence d'une nature humaine, car chaque époque et chaque culture a ses *formes mentales propres* (Malrieu 1996), son « outillage mental », selon l'expression de Febvre (cité par Parot 2000a), et il ne faut pas qu'elle cherche à l'appliquer à d'autres. Les fonctions psychologiques ne sont pas quelque chose sur quoi l'homme peut avoir prise, mais un homme est certainement aux prises avec des formes données de ces fonctions, selon son époque et sa culture.

Si cette conception que Meyerson a de l'esprit et de la psychologie paraît originale, elle ne l'est en réalité pas tellement, puisque comme il le dit lui-même (1995 [1948]), la psychologie a toujours été pensée à partir des œuvres de l'homme, mais de manière implicite : les psychologues se fondent toujours sur des comportements quand ils théorisent la psychologie, mais sur *quelques* comportements⁶ qu'ils jugent typiques de l'espèce humaine, au lieu de se fonder sur tous les comportements et toutes les œuvres. Ce qui manque à la psychologie telle qu'elle se fait aujourd'hui est justement l'inscription de ses théories dans l'histoire, leur contextualisation.

Une autre question que la psychologie historique d'Ignace Meyerson actualise en psychologie est : quel est le rôle du langage, de la culture, des théories présentes dans cette culture, dans le fonctionnement de l'esprit ? En soulignant l'impact du langage sur le réel, Meyerson fait référence à son aspect performatif – avec, ici, cette citation qu'il reprend à Granet :

« Quand on parle, nomme, désigne, on ne se borne pas à décrire ou à classer idéalement. Le vocable qualifie et contamine, il provoque le destin, il provoque le réel. »
 (cité par Meyerson 1995 [1948], p. 34)

L'importance du langage dans le fonctionnement de l'esprit lui est encore inspirée par Humboldt, à qui Meyerson emprunte la citation suivante :

« Quand l'élan spirituel se fraie un chemin par les lèvres, son effet revient frapper l'oreille. » (Humboldt cité par Meyerson 1995 [1948], p. 38)

La question ici est donc : peut-on vraiment considérer une fonction psychologique, et plus largement l'esprit, pour acquise, et non pas comme quelque chose qui est aussi orienté par des discours ou des pratiques ? Pour Meyerson, l'esprit n'est pas un objet stable et insensible aux théories qui le concernent, mais bien plutôt modelé par elles⁷. Mais comment rendre compte de l'influence de ces théories sur l'objet même sur lequel elles portent, l'esprit humain ? Comment penser que la mémoire, par exemple, ne soit pas ce que nous pensons qu'elle est, mais plutôt qu'elle soit un processus qui englobe ce que nous pensons qu'elle est, sans s'y réduire ?

Le rôle du discours dans le fonctionnement de l'esprit est particulièrement questionné lorsque Meyerson affirme qu'il essaie de ne pas maintenir nos vieilles coutumes afin de voir si le monde se maintient. En d'autres mots, si l'on change notre manière de penser la mémoire, par exemple, est-ce que cela aurait un impact sur la fonction mémorielle elle-même ? La mémoire a-t-elle une vérité à elle, « tangible » par le langage, ou est-ce qu'une telle vérité lui fait défaut, de sorte qu'elle dépend de notre manière de la conceptualiser ? Il est intéressant de mentionner ici les travaux de Kurt Danziger, qui s'attache dans son livre *Marking the Mind : A History of Memory* (2008) à montrer comment notre manière de concevoir la mémoire découle d'une métaphore des processus de l'inscription et de l'écriture, conçus par ailleurs comme une mémoire externe par l'auteur : sous l'influence de l'alphabétisation et du développement des technologies de l'inscription, la mémoire passe d'une métaphorisation qui l'assimile à une tablette de cire plus ou moins grande et de consistance plus ou moins souple pour Platon à une fonction réduite à coder, stocker et récupérer de nos jours. La métaphore du stockage a été selon Danziger fortement renforcée par l'invention de l'ordinateur numérique et l'avènement de l'informatique, qui s'est vu prêter une partie du vocabulaire de la psychologie, mais cela n'est toutefois pas une simple convention terminologique : elle fait référence à une certaine conception de l'homme, l'homme-machine.

Selon Danziger, l'étude de la mémoire devrait prendre en compte non seulement la structure biologique qui lui permet d'exister, mais aussi l'influence du langage et de la culture, car le développement crucial de la mémoire humaine implique l'usage des matériels extérieurs au corps d'un individu dans le but de la représentation ; s'il y a une structure biologique qui permet à la mémoire d'exister, il faudrait encore

6 - Entendons-nous toutefois ici sur l'utilisation du terme « comportement » chez Meyerson : il ne s'agit pas de l'étudier dans son immédiateté, mais seulement en ce qu'il s'objective et se fixe dans des œuvres (Laclos 2007a).

7 - Pensons ici aux travaux récents de Ian Hacking (2006, 2008) qui vont dans le même sens, ainsi que plus largement à la philosophie de Wittgenstein, dont Hacking s'inspire.

DE QUELQUES QUESTIONS QUE LA PSYCHOLOGIE HISTORIQUE D'IGNACE MEYERSON ACTUALISE EN PSYCHOLOGIE

voir comment cette structure s'adapte pour servir des tâches mémorielles comme la lecture. En affirmant cela, l'auteur remet en question les résultats des recherches actuelles sur la mémoire, pour la raison que nous ne pouvons pas être sûrs qu'elles nous disent quoi que ce soit de plus que la manière dont la mémoire humaine fonctionne quand elle est en situation de tâches mémorielles historiquement liées à un certain contexte culturel. L'investigation historique de la mémoire permettrait justement de distinguer entre ce qui est universel dans la mémoire et ce qui est sujet aux contingences socio-historiques et culturelles, mais elle est empêchée selon l'auteur par l'aspiration au statut de science naturelle de la psychologie.

Concernant cette aspiration au statut de science naturelle de la psychologie, mais sur un autre plan, une autre question qui n'est pas sans intérêt dans la psychologie contemporaine vu les progrès des neurosciences et des sciences cognitives, est celle du réductionnisme, que la psychologie historique met en cause en défendant l'autonomie du mental.

Depuis la phrénologie du médecin allemand Franz Joseph Gall⁸, au XIX^e siècle, qui postule que les facultés intellectuelles et morales, les passions et les inclinations ont leur origine dans le cerveau, que le cerveau est un organe qui peut être étudié comme les autres et que donc la psychologie n'est qu'une branche de la biologie (Nicolas 2001), la réduction de l'esprit à des fonctions cognitives innées ou à des activités neuronales est devenue pour la psychologie une exigence de scientificité qu'elle s'efforce de satisfaire au prix de perdre l'humain dans l'homme⁹. Ainsi la thèse de Gall a-t-elle été reprise de nos jours par le linguiste et philosophe américain Noam Chomsky, selon lequel le langage est un organe mental, inné, donc universel, qui renvoie à une certaine organisation grammaticale commune à toutes les langues, et plus largement par certaines branches de la psychologie cognitive qui subdivisent l'esprit en différents modules, comme par exemple le modularisme de Fodor (Parot 2008).

Mais n'est-il pas illusoire de penser que des fonctions psychologiques que l'on peut observer *dans* la culture sont des fonctions universelles, naturelles ?

Quoi qu'il en soit, le positivisme de Comte tranchera en faveur de cette théorie, et il tranche encore sans doute pour qui pense que l'esprit n'a de vie objectivée que dans le cerveau. Cependant, comme Koch le remarquait en 1961 ou plus récemment Stam (2012), il est critiquable que la psychologie, dans ses versions néo-béhavioriste, cognitiviste, évolutionniste, neuroscientifique, empirique ou opérationnaliste,

conçoive ses objets uniquement à partir de leur fonction à remplir et se centre sur leur opérationnalisation possible sans même avoir une définition du phénomène. Ce « fonctionnalisme indéterminé », comme l'appelle Stam (2012) dans la suite de Koch, aboutit à un dualisme – en ce qu'il ne traite pas des propriétés réelles de son objet d'étude –, aussi bien qu'à un réductionnisme, car en raison de cette nature laissée incertaine des objets de la psychologie, il laisse penser qu'elle pourrait être purement physiologique (idem).

Comme dirait Wittgenstein (2005 [1953]), en faisant comme si un jour nous en saurons plus sur ces processus et états dont nous parlons alors que leur nature est laissée indéterminée, ces psychologies s'engagent dans une façon déterminée de traiter le sujet, un sujet qui n'est qu'un problème artificiel dû à un mauvais usage du langage et qui ne fait que nous barrer la route vers la compréhension des faits qui sont sous nos yeux¹⁰.

Pourtant, en mettant le doigt sur ce problème que la psychologie doit encore résoudre, à savoir la définition de son objet d'étude, objet dont la nature est d'être de culture et qui appelle à prendre en considération d'autres domaines de la connaissance dans une démarche non pas complémentaire, mais transdisciplinaire, Meyerson s'est fait chasser de la psychologie (Pizarroso 2008).

Les questions épistémologiques de la psychologie sont alors laissées pour compte à la philosophie (Koch 1993 ; Green 2015), tout comme celle de la nature humaine (Stam 2012). Comme le note Koch,

« Depuis sa stipulation à l'existence comme une science indépendante, la psychologie a été de loin plus préoccupée par le fait d'être une science que par la confrontation courageuse et auto-déterminante de son objet d'étude historiquement constitué. » (1961, p. 629 ; notre traduction).

Devient-elle alors, comme l'affirmait Gusdorf (1974), de plus en plus science et de moins en moins humaine ?

Concernant le réductionnisme en psychologie par ailleurs, Meyerson le remet en cause en affirmant qu'« il n'existe de structure que par rapport à une fonction » et « chaque fois qu'on se trouve en face d'une complexité ou d'une labilité fonctionnelles, on doit admettre une complexité, une labilité structurale » (1954, pp. 17-18). Si la structure permet à une fonction d'exister, il faut encore comprendre que cette structure même n'est que le résultat d'une structuration menée par les fonctions elles-mêmes, et que sans fonctions psycho-

8 - Malgré que l'assimilation d'une science de l'Homme au modèle des sciences de la nature remonte plus avant, nous nous arrêtons à Gall car il nous semble le plus porteur des théories actuelles.

9 - Sur cette question, voir Parot (2000b).

10 - Sans vouloir rajouter ici un aspect supplémentaire de complexité à notre travail, nous pensons que le rapprochement avec Wittgenstein est intéressant dans la mesure où ce dernier redéfinit aussi le lien entre l'intérieur et l'extérieur, en passant toutefois par la grammaire et en déplaçant ainsi les questions de la psychologie sur le terrain des mots et de leurs usages. Pour Wittgenstein en effet, notre façon de parler des processus mentaux impacte sur la manière dont nous les envisageons en engendrant un mythe des processus et d'états ainsi qu'une tendance à expliquer là où il faut plutôt décrire ce qui se passe sous nos yeux (Chauviré 2003).

DE QUELQUES QUESTIONS QUE LA PSYCHOLOGIE HISTORIQUE D'IGNACE MEYERSON ACTUALISE EN PSYCHOLOGIE

logiques, il n'y a pas de structures (*Op. cit.*). Cette autonomie de l'esprit que Meyerson qualifie de « relative » par rapport aux structures biologiques et sociales n'implique toutefois pas une rupture totale de l'esprit par rapport à ces structures, mais seulement une articulation fine avec elles (Laclos 2012). Comme le note Laclos (2007a), cependant, en dehors du fait que la psychologie historique hérite encore des schémas spiritualistes par l'abstraction des fonctions psychologiques, la défense de l'autonomie du mental demande encore de démontrer comment les idées et les sujets s'imbriquent concrètement avec le social en le formant et en étant formés par lui et quelle est la relation entre un sujet et « l'esprit objectif », que Vincent Descombes définit comme « le monde moins la présence vivante du sujet » (cité par Laclos 2007a, p. 133) – car l'œuvre n'est pas que l'expression d'un esprit isolé, mais toujours la manifestation des significations communes. La conception de l'esprit que Meyerson présente a néanmoins le mérite d'avoir ouvert la voie vers une telle position en psychologie, améliorée par ailleurs en palliant ces limites dans l'œuvre de Vernant (Laclos 2007b).

Il est important de noter avant de conclure que les conceptions de Meyerson que nous venons d'exposer trouvent un écho dans la critique actuelle de la notion de modularité de l'esprit ainsi que dans les travaux de la psychologie culturelle et des neurosciences culturelles. En effet, ces travaux mettent en évidence une variabilité socio-culturelle de la cognition et des fonctions cognitives (Nisbett et Miyamoto 2005 ; Henrich, Heine et Norenzayan 2010 ; Nisbett et al. 2001), voire une variation des fonctions neuronales selon la culture (Chiao et Ambady 2007 ; Park et Chih-Mao 2010 ; Chiao et Immordino-Yang 2013) et dénoncent l'universalité prétendue des présupposés de la psychologie occidentale.

La question d'une possible articulation de la psychologie historique avec la psychologie institutionnelle d'aujourd'hui en Occident demeure toutefois (Aucouturier 2013), et nous trouvons regrettable que le psychologue qui partage une telle approche de la psychologie se heurte à l'obligation d'être rattaché dans sa pratique à une école particulière parmi celles qui semblent unanimement acceptées, en tout cas en apparence et au moins d'un point de vue institutionnel : la psychanalyse, l'approche systémique et celle cognitivo-comportementale.

5 – Conclusion

Nous avons présenté dans cet article quelques questions que nous considérons essentielles parmi celles que la psychologie historique d'Ignace Meyerson actualise en psychologie et nous avons vu que la psychologie se confronte encore à des difficultés épistémologiques importantes, tout comme le psychologue qui n'adhère pas aux conceptions de l'esprit prônées dans les instituts de psychologie et sur le terrain des psychothérapeutes se heurte à l'obligation d'y être néanmoins rattaché.

Comment faire, dès lors, et comment la psychologie pourrait-elle refléter au mieux la réalité et la diversité de nos vies et de l'expérience que nous faisons du monde ? En restant tout près d'elles, peut-être, et en veillant à ne pas perdre de vue le sens institué qui nous guide et les usages langagiers qui nous conduisent à formuler parfois des questions potentiellement artificielles et trompeuses.

RÉFÉRENCES

- AGARD, Olivier. 2011 [1998]. Norbert Elias et le projet d'une « psychologie socio-historique ». *Revue germanique internationale* [en ligne], 10, 117-140. [Lien](#).
- AUCOUTURIER, Valérie. 2013. La psychologie libérée. *La Vie des idées*. [Lien](#)
- CHAUVIRÉ, Christiane. 2003. *Voir le visible: la seconde philosophie de Wittgenstein*. Paris : PUF.
- CHIAO, Joan, IMMORDINO-YANG, Mary-Helen. 2013. Modularity and the Cultural Mind: Contributions of Cultural Neuroscience to Cognitive Theory. *Perspectives on Psychological Science*, 8(1), 56-61.
- CHIAO, Joan, AMBADY, Nalini. 2007. Cultural neuroscience: Parsing universality and diversity across levels of analysis. In KITAYAMA, Shinobu, COHEN, Dov (eds.). *Handbook of cultural psychology*. New York, NY : Guilford Press. 237-254.
- DANZIGER, Kurt. 2008. *Marking the Mind: A History of Memory*. Cambridge, UK : Cambridge University Press.
- di DONATO, Ricardo. 1995. Postface. Un homme, un livre. In MEYERSON, Ignace. *Les fonctions psychologiques et les œuvres*. Paris : Albin Michel. 221-272.
- ELIAS, Norbert. 2012 [1983]. *La société des individus*. Paris : Fayard Pocket.
- ELIAS, Norbert. 2010 [1950-1990]. *Au-delà de Freud*. Paris : Editions La Découverte.
- ELIAS, Norbert. 2002 [1973]. *La civilisation des mœurs*. Paris : Presses Pocket.
- FREUD, Sigmund. 2001 [1913]. *Totem et tabou*. Paris : Payot & Rivages.
- FRUTEAU DE LACLOS, Frédéric. 2007a. Œuvre, fonction et société dans la « psychologie historique » d'Ignace Meyerson. *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2(17), 119-136. [Lien](#)
- FRUTEAU DE LACLOS, Frédéric. 2007b. Vernant et Meyerson le mental, le social et le structural. *Cahiers philosophiques*, 4(112), 9-25.
- FRUTEAU DE LACLOS, Frédéric. 2012. *La psychologie des philosophes*. Paris : PUF.
- GREEN, Christopher. 2015. Why Psychology Isn't Unified, and Probably Never Will Be. *Review of General Psychology*, 19(3), 207-214.
- GUSDORF, Georges. 1974. *Introduction aux sciences humaines*. Paris : Editions Ophrys.
- HACKING, Ian. 2008. *Entre science et réalité : La construction sociale de quoi ?* Paris : La Découverte.
- HACKING, Ian. 2006. *L'Âme réécrite : étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*. Paris :

Les Empêcheurs de penser en rond.

HENRICH, Joseph, HEINE, Steven, NORENZAYAN, Ara. 2010. The weirdest people in the world? *Behavioral and Brain Sciences*, 33(2-3), 61-83.

IMBERT, Christophe. 2015. Canguilhem et la géographie : de la formation à l'œuvre tardive (1922-1961). [Lien](#)

KOCH, Sigmund. 1993. « Psychology » or « the psychological studies »? *American Psychologist*, 48(8), 902-904.

KOCH, Sigmund. 1961. Psychological science versus the science-humanism antinomy: Intimations of a significant science of man. *American Psychologist*. 16(10), 629-639. [Lien](#)

MALRIEU, Philippe. 1996. La théorie de la personne d'Ignace Meyerson. In PAROT, Françoise (dir.). *Pour une psychologie historique ; Écrits en hommage à I. Meyerson*. Paris : PUF. 77-93.

MAUSS, Marcel. 1924. Allocution présidentielle. *Journal de psychologie normale et pathologique*, 20, 756-758.

MENGAL, Paul. 1996. Les rapports de l'esprit et de la culture dans la psychologie d'Ignace Meyerson. In PAROT, Françoise (dir.). *Pour une psychologie historique ; Écrits en hommage à I. Meyerson*. Paris : PUF. 183-192.

MEYERSON, Ignace. 1954. Thèmes nouveaux de psychologie objective : l'histoire, la construction, la structure. In MEYERSON, Ignace (dir.). *La psychologie du XXème siècle – Numéro spécial du « Journal de Psychologie*. Paris : PUF. 3-19.

MEYERSON, Ignace. 1995 [1948]. *Les fonctions psychologiques et les œuvres*. Paris : Albin Michel.

MEYERSON, Ignace. 2000 [1975-1976]. *Existe-t-il une nature humaine ? Psychologie historique, objective, comparative*. Paris : Sanofi – Synthélabo.

NICOLAS, Serge. 2001. *Histoire de la psychologie*. Paris :

HISTORIQUE

Article initialement soumis le 1 novembre 2016.

Article révisé soumis le 15 septembre 2017.

Article accepté le 15 septembre 2017.

SITE WEB DE LA REVUE

sites.uclouvain.be/latosensu/index.php/latosensu/index

ISSN 2295-8029

DOI [HTTP://DX.DOI.ORG/10.20416/LSRSPS.V5I1.9](http://DX.DOI.ORG/10.20416/LSRSPS.V5I1.9)



SOCIÉTÉ DE PHILOSOPHIE DES SCIENCES (SPS)

École normale supérieure

45, rue d'Ulm

75005 Paris

www.sps-philoscience.org

DE QUELQUES QUESTIONS QUE LA PSYCHOLOGIE HISTORIQUE D'IGNACE MEYERSON ACTUALISE EN PSYCHOLOGIE

Dunod.

NISBETT, Richard, PENG, Kaiping, CHOI, Incheol, NORENZAYAN, Ara. 2001. Culture and systems of thought: Holistic versus analytic cognition. *Psychological Review*, 108(2), 291-310. [Lien](#)

NISBETT, Richard, MIYAMOTO, Yuri. 2005. The influence of culture: holistic versus analytic perception. *Trends in Cognitive Sciences*, 9(10), 467-473.

PARK, Denise, CHIH-MAO, Huang. 2010. Culture Wires the Brain : A Cognitive Neuroscience Perspective. *Perspectives on Psychological Science*. 5(4), 391-400. [Lien](#)

PAROT, Françoise. 2008 (dir.). *Les fonctions en psychologie*. Wavre : Mardaga.

PAROT, Françoise. 2000a. Introduction. In MEYERSON, Ignace (dir.). *Existe-t-il une Nature humaine ? Psychologie historique, objective, comparative*. Paris : Sanofi-Synthélabo. 19-78.

PAROT, Françoise. 2000b. La psychologie : les conditions de la survie. In MICHAUD, Yves (dir.). *Qu'est-ce que la société ?* Paris : Editions Odile Jacob. 29-37.

PIZARROSO, Noemi. 2008. Ignace Meyerson et les « fonctions psychologiques ». In PAROT, Françoise (dir.). *Les fonctions en psychologie*. Wavre : Editions Mardaga « PSY-Théories, débats, synthèses ». 117-137.

PIZARROSO, Noemi. 2013. Mind's Historicity: Its Hidden History. *History of Psychology*, 16(1), 72-90.

STAM, Henderikus. 2012. Pour une psychologie théorique. *Bulletin de psychologie*, 5(521), 441-452. [Lien](#)

VERNANT, Jean-Pierre. 2014. Ignace MEYERSON (1888-1983). *Les cahiers psychologie politique* [en ligne], 24. [Lien](#)

WITTGENSTEIN, Ludwig. 2005 [1953]. *Recherches philosophiques*. Paris : Gallimard.

CONTACT ET COORDONNÉES :

Felicia Ghica

7 chemin de la Détanche

74500 Evian-les-Bains

France

ioanafelicia.ghica@gmail.com

